L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

MELÉE D'ARIETTES.

Représentée, devant SA MAJESTÉ, à Fontainebleau, le 13. Novembre 1770.



*Les paroles sont de MM***, & FAVART, Compositeurs des Spectacles de la Cour.*

La Musique est de M. GRETRY.



A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-dessus de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & permission.

ACTEURS.

NELSON, *Membre du Parlement d'Angleterre.*

LADI JULIETTE, *Sœur de Nelson.*

CORALI, *jeune Indienne confiée à Nelson.*

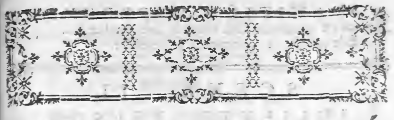
BLANDFORT, *Capitaine de Vaisseau de haut-bord.*

HUBERT, *Femme de chambre de Ladi Juliette & de Corali.*

UN MAITRE A CHANTER *Italien.*

UN NOTAIRE.

PLUSIEURS VALETS.



L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Cabinet richement meublé à l'Angloise. Les meubles sont effectifs ; d'un côté est un secrétaire à deux faces, dont l'angle pyramidal est coupé de façon qu'il peut servir de table. Autour de ce secrétaire sont des sieges.

SCENE PREMIERE.

NELSON.

ARIETTE.

MOn ame est dans un trouble extrême,
Le jour luit à regret pour moi.
O ciel ! me craindrois je moi-même ?
L'honneur n'est-il dont plus ma loi ?
Corali.... Peut-être je l'aime :
Ce dépôt me fut confié
Par Blandfort, par l'amitié même.
O tendre & divine amitié !
Dans mon cœur tu n'est pas éteinte.
Si par l'amour j'étois vaincu,
Si j'osois te porter atteinte,
Je rougirois d'avoir vécu.
Confions à ma sœur le trouble qui m'agite,

Juliette est prudente. ..Ah ! faut-il que j'hésite ?....
Elle paroît...je commence à trembler.

SCENE II.

JULIETTE, NELSON.

JULIETTE.

MOn frere, Corali demande à vous parler.

NELSON.

Corali ?

JULIETTE.

Oui. Cela vous fait-il de la peine ?

NELSON.

De la peine à moi ? non; mais, sans doute, ma sœur,
Vous savez quel sujet l'amene ?

JULIETTE.

Elle ne me fait pas l'honneur
De me prendre pour confidente.

NELSON.

Depuis un certain temps son air est plus rêveur,
D'elle-même elle est différente.
Vous ne la traitez pas peut-être avec aigreur ?

JULIETTE.

Vous me faites injure.

NELSON.

Elle aime la retraite.....
Ah ! vous verrez que c'est Blandfort qu'elle regrette.

JULIETTE.

Elle le doit au moins, il est son bienfaiteur.
Cette jeune Indienne a perdu sa famille;
Son pere, en expirant sous le fer du vainqueur,
A Blandfort confia sa fille;
De ce brave Officier il connoissoit l'honneur.
Par la raison par la douceur,
Blandfort sut abréger le temps de son enfance,
Il l'éclaira par la reconnoissance,
Et hâta son esprit en parlant à son cœur.

NELSON, *très-vivement.*

Au dessus de son âge, il est vrai qu'elle pense,
Ses yeux peignent son ame, on y voit la candeur.

JULIETTE.

ARIETTE.

Je m'y connois, mon cher frere:
Mon cher frere, vous aimez.
Vous tenez dans le mystere

Vos ſentimens renfermés ;
Mais vous avez beau vous taire,
En vous taiſant vous parlez.
En vain vous diſſimulez.
Je m'y connois, mon cher frere, &c.
Quand cette jeune Etrangere
Vient à vous les yeux baiſſés,
Elle tremble, & vous, mon frere.
Vous rougiſſez :
Elle craint votre colere,
Vous craignez de l'offenſer.
On ſe trahit ſans y penſer :
Ne vous cachez plus, mon frere,
Avec moi ſoyez ſincere ;
Corali, ſait trop vous plaire,
Et même vous lui plaiſez.
Bon ! bon : je m'y connois, mon frere, mon cher frere :
En vain vous vous déguiſez ;
Tous les deux vous vous aimez.
Oui ? mon frere ; oui mon frere,
Tous les deux vous m'allarmez,
Tous les deux vous vous aimez.

NELSON.

Sur une ſimple conjecture !

JULIETTE.

Conjecture ! ah ! l'heureux détour !

NELSON.

Vous accuſez à tort l'amitié la plus pure.

JULIETTE.

Diſcours ! *l'amitié la plus pure*
Eſt le voile que prend l'amour.

NELSON.

Mais....

JULIETTE.

Je vous aime, trop pour n'être pas ſincere :
Vous, défenſeur des loix, membre du Parlement,
Vous qui devez l'exemple, ah ! quel égarement !
Vous allez dégrader ce noble caractere,
Vous allez être indubitablement
Ami trompeur parjure à ſon ferment,
Et perfide dépoſitaire.

NELSON.

Eh ! pourquoi dans mon cœur enfoncez-vous ce trait ?
Que faites-vous, ma ſœur ?

JULIETTE.

Votre portrait.

NELSON.

Quoi! c'eſt le déshonneur qu'il faut que je redoute?
Vous me tenez de ſemblables propos!

JULIETTE.

Votre devoir, qui vous parle ſans doute,
M'eſt plus cher que votre repos.
A Blandfort Corali doit être mariée.
A ſon départ pour l'Inde, il vous l'a confiée;
Sur un dépôt ſi cher, il auroit dû compter;
Vous le lui raviſſez. Dans les cœurs je ſais lire,
Dans le vôtre ſur-tout.

NELSON.

Qu'oſez-vous me prédire?

JULIETTE.

Ce que vous devez éviter.

NELSON.

C'eſt mon intention.

JULIETTE.

Ayez un air plus grave.

NELSON.

Alors elle croira qu'on la traite en eſclave.

JULIETTE.

Vous aimez mieux être le ſien.

NELSON.

Je vous promets de m'obſerver moi-même.

JULIETTE.

Et moi, pour ſoulager votre contrainte extrême,
Je reviendrai bientôt abréger l'entretien.

NELSON.

Vous me ferez plaiſir.

JULIETTE.

Je n'en crois rien, mon frere.

SCENE III.

NELSON, *ſeul.*

ARRIETTE.

Non, non, jamais
L'amour ne troublera la paix
Qui regne dans mon ame:
Je triompherai de ſa flamme;
La fierté d'un Anglois
N'eſt pas faite pour la tendreſſe?
Aurois-je une foibleſſe?
Non, non, jamais.
Mais je juge de mon cœur
Avec trop rigueur;

Eh! comment s'empêcher d'adorer tant d'attraits ?
Par ſon empire ?
L'Amour attire,
Entraîne,
Enchaîne.
Pour lui nos cœurs ſont-ils donc faits ?
Non, non, jamais, &c.

SCENE VI.

CORALI, NELSON.

NELSON.

AImable Corali, ma ſœur vient de m'inſtruire
Que vous deſirez me parler.

CORALI.

Mais vraiment, j'ai toujours quelque choſe à vous dire.

NELSON.

A moi ?

CORALI.

Oui; pourquoi vous troubler.

NELSON.

Moi, me troubler !....

CORALI.

Très-fort; cela me fait trembler.

ARIETTE.

Si je penſe, c'eſt votre ouvrage.
Je vois en vous la vérité;
Vous m'en enſeignez le langage:
Avec plaiſir j'en fais uſage,
Je peins ma ſenſibilité.
Excuſez ma timidité.
Pour un maître, c'eſt un hommage;
Mais dans mon cœur ſans fauſſeté,
Que la reconnoiſſance engage,
Démêlez bien la vérité
Dont vous m'enſeignez le langage.

NELSON, *à part.*

Je ne ſais où j'en ſuis, & mon cœur tranſporté....
Ah! ma ſœur m'a dit vrai.

CORALI.

Cette vivacité
Peut-être eſt un mauvais préſage.
Vous aurois-je déplu ?

NELSON.

Déplu! vous ?

CORALI.

Un nuage,

Altere la sérénité
Que la candeur peint sur votre visage.
Ah ! Nelson, contre moi vous êtes irrité.

NELSON.

Non, je vous en réponds.

CORALI.

Enfin j'ai dans l'idée
Que je vous importune fort.
Quand on est malheureuse, on est intimidée :
Ici vous ne m'avez gardée
Que par amitié pour Blandfort.

NELSON.

Dès que l'on vous connoît, on en perd le mérite.
J'ai fait l'office d'un ami ;
Plus je vous vois, plus je m'en félicite,
Et maintenant je ne fais rien pour lui.

CORALI.

Vous le devez ; car je vous aime.
Avec tant de plaisir !.....

NELSON, *troublé.*

Vous m'aimez ?

CORALI.

Oui, Nelson.

NELSON.

Corali !....Corali !....

CORALI.

Votre trouble est extrême.
Mon amitié vous fâche ?

NELSON.

Non.
Non ;...mais j'étudiois une cause importante :
Il faut sur ce procès répandre un jour nouveau.

CORALI.

L'affaire est donc intéressante ?

NELSON.

Oui...oui. Permettez-moi d'aller à mon bureau.

CORALI.

Eh bien ! de mon côté, je vais m'asseoir & lire.
Cela ne pourra point vous causer d'embarras ;
Je vous promets de ne rien dire.

NELSON.

Vous ne m'interromprez pas moins.

CORALI.

Je ne crois pas.
Travaillez : je vais prendre un livre.
(Elle s'assied.)

NELSON *ouvre son secrétaire ; & comme différentes choses l'empêchent*

l'empêchent de dégager un tiroir, il les ôte & les pose sur l'angle coupé du secrétaire. Ces différentes choses consistent en un paquet de plumes, un étui, un tabatiere d'or, & une paire de pistolets. Corali, au côté opposé, ouvre aussi le secrétaire, & en tire un livre.

NELSON, *après un moment de silence de part & d'autre.*

Voyons donc sur quel exposé
Je puis justifier l'innocent accusé,
L'innocent dans les fers.

CORALI.

Il faut qu'on le délivre.

NELSON.

Vous ne lisez donc pas?

CORALI.

Si fait;
Mais j'écoutois.

NELSON.

Du moins soyez silencieuse;
Un seul mot de vous me distrait.

CORALI.

Et moi, quand vous parlez, je deviens curieuse.

NELSON.

Eh bien! ne disons rien tous deux.

CORALI.

Je ne sais pas si cela seroit mieux.

NELSON, *à part.*

Examinons ces pieces d'écriture.

CORALI, *à part.*

Recommençons notre lecture.

(*Il se fait un assez long silence, pendant lequel Nelson & Corali se regardent de temps en temps.*)

NELSON, *à part.*

Je ne puis travailler.

CORALI.

Ce livre est ennuyeux.

NELSON.

Corali, prenez-vous donc garde
A quoi nous employons le temps?

CORALI.

Oui: vous me regardez, & moi je vous regarde.
Nous ferions aussi bien de nous parler.

NELSON.

J'entends:
Vous aimez à parler, vous n'aimez pas à lire?

CORALI.

Parler avec vous, c'est s'instruire.

SCENE V.

JULIETTE, CORALI, HUBERT, NELSON.

HUBERT.

MIss, c'eſt votre Maître à chanter.

(Elle ſort.)

NELSON, *à part, en remettant dans ſon ſecrétaire tout ce qu'il en avoit retiré.*

Il vient bien à propos.

JULIETTE.

Il faut en profiter.
Blandfort veut vous donner tous les moyens de plaire,
Vous lui devez une amitié ſincere.

CORALI.

Tout ce qu'il fait pour moi m'engage à l'eſtimer;
Mais le ſecours d'autrui m'afflige & m'humilie.
Ce malheur à mes yeux ſert à me déprimer.
J'ai formé le projet, j'ai la louable envie
De me mettre au-deſſus des beſoins de la vie;
(à Nelſon.)
Excepté cependant celui de vous aimer.

JULIETTE.

Cultivez avec ſoin les talens agréables;
Une femme ſouvent leur doit tout ſon bonheur.
Ce ſont preſque toujours des ſecrets immanquables
Pour ſéduire un époux, & pour fixer ſon cœur:
C'eſt en l'attirant par leurs charmes
Qu'on lui fait aimer ſa maiſon,
Et tous les talens ſont des armes
Que l'amour inventa pour plaire à la raiſon.

CORALI, *à Nelſon en ſortant.*

Eh bien donc, vous ſerez l'objet de ma leçon.

SCENE VI.

NELSON, JULIETTE.

NELSON.

AH! ma ſœur, que je ſuis à plaindre!

JULIETTE.

Vous aimez, vous êtes aimé.
J'avois bien raiſon de le craindre.

NELSON.

Corali me l'a confirmé.

Son ame : incapable de feindre,
N'a pris ni voile, ni détour.
Son esprit naturel, que rien ne peut contraindre,
Pense qu'il est permis d'exposer au grand jour
Ce sentiment si doux, ce penchant de l'amour,
Que l'éducation nous ordonne d'éteindre,
Lorsque le cœur en prescrit le retour,

JULIETTE.

L'amitié va perdre sa cause.

NELSON.

Non; à cet affreux repentir
Ne croyez pas que je m'expose,
Ma sœur; &, pour m'en garantir,
Demain...ce soir, je suis résolu de partir.

JULIETTE.

De partir ?

NELSON.

Oui, sans doute; & je vais quitter Londres.
A mon ami je fais ce que je dois;
Ce n'est qu'en m'éloignant que je puis en répondre.
Comment pourrois je voir sans cesse auprès de moi
Une beauté sensible & vertueuse,
Me demander & me donner la loi ?
La circonstance est dangereuse;
Et pour être exact à sa foi,
Quel homme auroit la force malheureuse
De pouvoir répondre de soi !

SCENE VII.

CORALI, LE MAITRE *à chanter*, JULIETTE, NELSON.

CORALI, *à Juliette.*

LADI, j'amene ici mon Maître;
Il faut que devant vous je prenne ma leçon :
Vous aimez la musique, & vous pourrez connoître
Si je chante assez bien pour amuser Nelson.

NELSON.

J'en suis certain avant de vous entendre.

CORALI, *à Nelson.*

Quand vous m'écouterez, ma voix sera plus tendre.

NELSON, *à part.*

Cela manquoit pour m'achever.

(*Des Domestiques conduits par Hubert apportent la harpe de Juliette.*)

JULIETTE.

Comment! ma harpe aussi!

CORALI, *à Juliette.*

Vous devez m'approuver,
Vous accompagnez à merveille.
A ce petit concert Nelson va prendre part,
Et mes accents, soutenus par votre art,
Flatteront bien plus son oreille.

JULIETTE.

Mon amour propre en souffrira;
Mais il suffit que la chose vous plaise.

NELSON.

Dites de quel pays la musique sera;
Italienne, Allemande, Françoise?

JULIETTE.

Mon frere, là-dessus point de discussions.
Il est pour en juger, une regle très-sûre:
Toute Musique doit rendre les passions;
Celle qui sait exprimer la nature,
Est de toutes les nations.

LE MAITRE.

Ladi pense très-juste, & je pense comme elle.
L'arrêt qu'elle vient de porter
Doit terminer toute querelle.
(*A Corali.*)
Miss, cette Ariette est nouvelle.

CORALI.

Donnez-la; je vais la chanter.

CORALI.

ARIETTE.

Du Dieu d'Amour, en bravant la puissance,
On s'expose à ses rigueurs:
On croit le fuir; mais les traits qu'il nous lance
Ont déjà frappé nos cœurs.
Au doux murmure des fontaines,
En vain on cherche le repos,
Et le ramage des oiseaux
Reveille encore nos peines.
On languit,
On gémit,
On se tourmente,
Toujours la peine augmente.
Mais on se livre à l'espérance,
Quand l'Amour unit deux cœurs.
Du Dieu d'Amour en servant la puissance,
On mérite ses faveurs.
Le ciel est pur, nos jours sont beaux,

Quand les plaisirs forment nos chaînes.
Au doux murmure des fontaines,
Alors on goûte le repos,
Et loin de nous l'Amour bannit les peines.
Oui, tout remplit nos desirs,
Quand les nœuds des plaisirs
Forment nos chaînes

LE MAITRE.

Il n'est point de pareils sujets.

NELSON, *Au Maître.*

Non; j'ai connu les plus parfaits.
(à part.)
Ah! Corali, tu les surpasses
Par les dons les plus excellents.
(Juliette pousse Nelson, qui lui dit avec humeur en montrant Corali :)
Pour séduire les cœurs, pour énivrer les sens,
N'étoit-ce pas assez de ses traits, de ses graces,
Sans y joindre encore les talens ?
(Se levant avec une espece de fureur.)
Quelle voix sensible & légére !

CORALI.

Vous êtes mécontent, Nelson ?

NELSON.

Non.

CORALI.

Je le voi.

NELSON.

Non, Corali; je suis sincere.
(A part.)
Je suis fort mécontent; mais ce n'est que de moi.

LE MAITRE.

Cette Musique a dû vous plaire.

NELSON.

Oui; mais pour aujourd'hui c'en est assez, je croi ?
(Le Maître se retire en faisant une grande révérence.)

SCENE VIII.

CORALI, JULIETTE, NELSON.

NELSON.

Vous chantez assez bien pour vous passer de Maître.

CORALI.

Nelson, vous me flattez peut-être.

JULIETTE.

Non, Corali; vous chantez tout au mieux.

Allez, allez, laissez-moi faire,
Nous nous amuserons beaucoup toutes les deux
Pendant l'absence de mon frere.

CORALI.

Comment donc ?

NELSON.

Oui, je pars, je vais....bien loin d'ici.

CORALI.

Mais Juliette & moi nous vous suivrons aussi.

NELSON.

Non; Corali, je vous laisse avec elle.

CORALI.

Vous pouvez vous résoudre, à quitter votre sœur ?
De la tendresse fraternelle
Vous ne sentez donc pas le charme & la douceur ?

JULIETTE.

Je demeure ici pour affaires,
Et je vais ordonner pour lui
Les préparatifs nécessaiaes,
Pour qu'il soit en état de partir aujourd'hui.

(Elle sort.)

SCENE IX.

CORALI, NELSON.

CORALI.

VOtre sœur peut rester, si bon lui semble,
Nelson, nous partirons ensemble.

NELSON.

Cela seroit décent !

CORALI.

Vous me haïssez donc ?

NELSON.

Non, Corali, non; je vous le proteste.

CORALI.

Dans ce cas mom projet doit vous paroître bon :
Si vous partez, je pars; si vous restez, je reste.

NELSON.

Ce que je vais dire est affreux....
Non : je ne puis...

CORALI.

Parlez....

NELSON.

Je n'ose.

CORALI.

Nelson....

NELSON.

De mon départ vous seule êtes la cause.

CORALI.

Ma tendresse pour vous est un crime à vos yeux.

NELSON.

J'ai de votre bonheur fait mon unique étude ;
Et si vous n'aimiez pas Nelson,
Ce seroit une ingratitude.

CORALI.

Eh bien ! voilà parler raison.

NELSON.

Mais ce penchant & si doux & si tendre
Pourroit nous préparer un cruel repentir ;
Je ne dois pas y consentir.
Un autre a le droit de prétendre....

CORALI.

Hélas ! je ne vous entends plus.

NELSON.

Le respectable ami, plein de tant de vertus,
Que vous devez aimer autant que je l'honore,
Ne doit-il plus compter sur moi ?
Blandfort, quand il vous a confiée à ma foi,
Vous étoit cher.

CORALI.

Il l'est encore.

NELSON.

Blandfort, votre Libérateur,
Et de vos jeunes ans heureux dépositaire,
Doit être aimé de vous.

CORALI.

Il est mon second pere ;
Et ses bienfaits sont gravés dans mon cœur.

NELSON.

Eh bien ! à son retour, il veut pour récompense
Des sentiments plus flatteurs & plus doux
Que la simple amitié, que la reconnoissance ;
Il aspire au bonheur de se voir votre époux.

CORALI.

Jamais, jamais Corali, trop sensible,
A Blandfort ne se donnera.

NELSON.

Il faut que cela soit.

CORALI.

Cela n'est pas possible.
Blandfort lui-même l'avouera.
Ses préceptes sont bien gravés dans ma mémoire :
Une fille qui veut avoir soin de sa gloire, . . .

Doit se marier à son choix.
Voici ce que Blandfort m'a dit plus d'une fois.

ARIETTE.

Sans amour lorsque l'on s'enchaîne,
On ne connoît pas son malheur,
Jusqu'à l'instant qui vous entraîne
Vers l'objet fait pour votre cœur.
C'est alors qu'on sent sa peine;
On veut fuir, la fuite est vaine:
Par-tout où l'on va,
L'amour est là,
Qui dit voilà, voilà
L'époux qu'il falloit prendre,
C'est à celui-là.
Qu'il falloit vous rendre.
On veut s'en défendre;
Mais, quand on a l'ame tendre,
Qu'arrive-t-il de cela?
Sans amour lorsque l'on s'enchaîne, &c.

NELSON.

Vous voudriez que je trahisse
Mon ami qui s'endort dans la sécurité!
Je renverserois l'édifice
De l'ordre, de l'honneur, de la société.

ARIETTE.

Non; j'aurois horreur de moi-même.
Je me détesterois,
Je me mépriserois,
Je me fuirois;
Je me dirois:
On doit s'estimer quand on aime.
Dès que le sommeil viendroit.
Appesantir ma paupiere,
Lorsque la nature entiere.
Se reposeroit,
Le remords me poursuivroit.
Et me crieroit:
Malheureux! je t'éveille:
Vois ton ami,
Tu l'as trahi;
Jamais un traître ne sommeille.

CORALI.

Mais vous éviterez un si cruel remord,
Quand vous m'épouserez de l'aveu de Blandfort;
Et je lui vais écrire une lettre très-vive,
Pour lui mander qu'il est temps qu'il arrive.

NELSON

NELSON.

Non ; c'est par moi qu'il doit être éclairci.

SCENE X.

HUBERT, JULIETTE, CORALI, NELSON.

HUBERT, *apportant une lettre à Nelson.*

On m'a donné pour vous la lettre que voici,

(Elle sort.)

JULIETTE, *qui est arrivée en même temps qu'Hubert.*

On vous apporte des nouvelles
De Blandfort.

CORALI, *vivement.*

Ah ! voyons, nous apprendrons par elles
Si son voyage a secondé mes vœux.

NELSON.

Bon ! votre impatience est telle
Que je le desirois : je vous en aime mieux.

CORALI.

Mais elle est toute naturelle :
Blandfort est bienfaisant, sensible, vertueux,
Je lui dois tout : j'aurois une peine mortelle,
Si je le savois malheureux.

NELSON, *après avoir lu.*

Il arrive.

CORALI, *interdite.*

Il arrive ?

NELSON.

Oui, dès cette heure même.

CORALI.

J'en suis charmée.

NELSON, *en désordre.*

Et moi, j'en suis ravi.

(Il lit la lettre.)

J'arriverai, mon cher ami,
Peut-être avant ma lettre. Ainsi
Je reverrai bientôt tout ce que j'aime.
Je recevrai de toi l'aimable Corali,
Ce dépôt, ce trésor si rare
Que ta fidélité reçut de mon amour.
Avec plaisir je touche à l'heureux jour
Où notre bonheur se prépare.
J'espère que ta sœur, par amitié pour moi,
Des instans précieux sachant faire l'emploi,
Aura formé le cœur de ma jeune pupille ;

Enrichi son esprit par une étude utile ;
Je verrai ses talents égaux à ses attraits ,
Et ma felicité sera bien plus réelle.
Que je serai content ! c'est un de vos bienfaits
Que je vais posséder en elle.

NELSON.

Blandfort vient réclamer les droits qu'il a sur vous.

JULIETTE.

Il faut , sans balancer , l'accepter pour époux.

CORALI.

Et moi , sans balancer , je suis très-décidée
A lui déclarer net que je ne le puis pas.

NELSON.

Mais...

CORALI.

Par la vérité je fus toujours guidée.
Voilà les seuls conseils dont je veux faire cas.

NELSON.

Ma sœur , je pars en diligence.

JULIETTE.

Mais pouvez-vous avec décence
Vous éloigner au moment que Blandfort ?....

NELSON.

Je ne pourrai jamais soutenir sa présence.
Ah ! ma sœur ! cachez-lui mon tort :
Et, comme vous pourrez , excusez mon absence.
) *A Corali.*)
Vous , jusqu'à mon retour observez le silence.
Car...de vous va dépendre . . . ou ma vie ou ma mort.
(*A Juliette.*)
Je me fie à votre prudence ,
Ma sœur.

JULIETTE.

Partez , j'en suis d'accord.

TRIO.

NELSON.	CORALI.
Je pars , rien ne m'arrête.	Vous ne partirez pas.
Ne suivez point mes pas.	Vous ne partirez pas.

JULIETTE.

Votre voiture est prête :
Partez , ne cédez pas.

NELSON.	CORALI.
	Vous ne partirez pas.
	Corali t'est si chere ,
Elle me désespere.	Et tu veux la quitter !

JULIETTE.

Partez , partez , mon frere.

NELSON. | CORALI.
Je ne puis la quitter. | Corali, t'est si chere.

JULIETTE.
Partez, partez, mon frere,
Partez, sans l'écouter :
La raison vous éclaire,
N'écoutez que l'honneur.

NELSON. | CORALI.
Ah ! trop cruelle sœur ! | Ah ! trop cruelle sœur !
(A Corali.) | Je me croirai haïe,
Non, tu n'es pas haïe. | Cher Nelson, si tu pars.
(A part.) | Sois attendri par mes regards.
Ah ! je crains tout de ses regards.

JULIETTE.
De l'amitié trahie
Craignez bien plutôt les regards.

NELSON. | CORALI.
(A Juliette.) | O désespoir extrême !
Ah ! vous me rendez à moi-même. | Arrête.
(A Corali.)
Ne me suivez pas.

JULIETTE, *à Nelson.*
Ne l'écoutez pas.

NELSON | CORALI.
Ne suivez point mes pas. | Vous ne partirez pas.

JULIETTE, *à Corali*
Ne suivez point ses pas.

CORALI.
Mais il s'échappe de mes bras :
Dieu il ne m'aime pas.

(Nelson sort d'un côté, & Juliette emmene Corali de l'autre.)

Fin du premier acte,

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CORALI, *seule, vêtue à l'Indienne ; mais elle a encore des boucles d'oreilles de diamants & un riche collier avec une ganse noire, où pend un petit cœur de cristal.*

ARIETTE.
Nelson part, Nelson me laisse ;
Je veux m'en aller aussi.

On me contredit sans cesse:
Que pourrois-je faire ici?
Il s'en va, parce qu'il m'aime;
Peut-on en agir ainsi?
Comme je l'aime de même,
Je veux m'en aller aussi.
Oui, oui,
Ladi
Aura beau dire & beau faire,
Je lui dirai ces mots-ci:
Il est parti, votre frère;
Je veux m'en aller aussi.

SCENE II.

CORALI, HUBERT.

CORALI.

Hubert, venez m'aider à lier cet habit;
Dépêchez-vous.

HUBERT.

Vous avez du dépit.

CORALI.

Oh! si j'en ai!....

HUBERT.

Même de la colere.
Pour la premiere fois...

CORALI.

Si Corali t'est chere,
Obéis, ne réplique pas:
(Lui donnant quelques pieces.)
Accepte cet argent.

HUBERT, *les acceptant.*

Il faut vous satisfaire.
(Elle acheve d'habiller Corali.)

CORALI, *ôtant son collier.*

Quittons cette parure, elle m'est étrangere;
(Elle ôte ses boucles d'oreilles.)
Et ces vains ornements dont je fais peu de cas.

HUBERT.

Daignez expliquer ce mystere.

CORALI.

Un vaisseau dès ce soir va partir pour Madras.
Embrassons-nous, demain: hélas!....
Tu ne me verras plus.

HUBERT.

Que prétendez-vous faire?

CORALI.

M'éloigner pour jamais de ces affreux climats ;
Où l'on défend...d'aimer...d'être sincere.
N'en dis rien à personne : à présent laisse-moi.
Adieu.

HUBERT, *à part, en s'en allant.*

La pauvre enfant! il est de mon emploi
D'avertir Juliette, & je risque à me taire.

SCENE III.

CORALI, *seule.*

JE n'emporte avec moi que ce cœur de crystal.
Nelson me l'a donné : présent cher & fatal!
(En baisant le cœur de crystal.)
A tous les biens je te préfere.
Il faut quitter cette maison.
(Elle s'assied.)
Je vais rentrer au sein de la misere ;
Du moins je reverrai le séjour de mon pere.
(Elle se leve.)
Et j'oublierai...puis-je oublier Nelson ?

ROMANCE.

I.

A quels maux il me livre!
Nelson, mon ame va te suivre :
Sans toi pourrai-je vivre?
Eh! tu m'en fais la loi!
Au lieu d'un bien suprême,
Tu vas d'un cœur qui t'aime
Rendre la peine extrême.
Mais sais je si toi-même,
Tu songeras à moi,
Tu penseras à moi ?

II.

Dans nos bois, dans nos plaines,
Hélas, mes larmes seront vaines :
Je vais traîner mes peines,
Et gémir loin de toi.
De l'une à l'autre Aurore,
Tout va nourrir encore
Un tourment qui dévore...
Mais, toi qu'en vain j'implore,
Vas-tu songer à moi,
Vas-tu penser à moi ?

III.

Du charme de t'entendre,
Comment pouvois-je me défendre?
Si mon cœur fut trop tendre,
Ah! ne t'en prends qu'à toi:
Tu m'en appris l'ufage;
Je t'en devois l'hommage.
J'emporte ton image.
Mais toi, que rien n'engage,
Vas-tu fonger à moi,
Vas-tu penfer à moi?

IV.

Ici, j'étois contente;
J'ofois me dire ton amante.
Ici, ma voix tremblante
T'affuroit de ma foi:
C'eft là que ta tendreffe
Prit foin de ma jeuneffe;
J'y fongerai fans ceffe.
Mais lui qui me délaiffe,
Songera-t-il à moi,
Penfera-t-il à moi?

V.

Que l'amour te rappelle
Ce cœur fi tendre, fi fidele,
Dont ta fierté cruelle
A dédaigné la foi.
(*Fiérement.*)
Que je fois retracée
Dans ton ame oppreffée...
Mais que dis je, infenfée?
Ah! Nelfon!
Bannis de ta penfée
Tout fouvenir de moi.
Tout fouvenir de moi.

SCENE IV.

CORALI, JULIETTE.

JULIETTE.

OU Miff dans cet habit va-t-elle donc fi vite?

CORALI.

Je m'en vais...

JULIETTE.

Quoi?

CORALI.

Oui, je m'en vais.

JULIETTE.

Expliquez-moi cette conduite.

CORALI.

Pouvez vous le trouver mauvais ?
Le départ de Nelſon vous ſembloit néceſſaire,
Et vous voulez vous oppoſer au mien !
M'aimez-vous plus que lui, moi qui ne vous ſuis rien ?

JULIETTE.

Nelſon ſait à quel point ſa tendreſſe m'eſt chere.

CORALI, *d'un ton d'impatience.*

Eh ! pourquoi donc l'avez vous fait partir ?
J'ai fait ce que j'ai pu, moi, pour le retenir.
Voyez ! n'eſt-il pas beau que j'aime votre frere
Plus que vous ne l'aimez ?

JULIETTE.

J'ai fait ce que j'ai dû.

CORALI.

Ah ! quelles mœurs ! quel pays corrompu !
La nature en ces lieux eſt la ſeule étrangere.

JULIETTE.

C'étoit vous ſervir.

CORALI.

Nous trahir.
Et...je vous haïrois,....ſi je pouvois haïr

JULIETTE, *prenant la main de Corali affectueuſement.*

Vous me haïriez ! vous !

CORALI, *ſe jettant dans les bras de Juliette.*

Pardonnez...je m'égare.
Non jamais...non...mais je déclare
Que je veux m'en aller de ce vilain pays,
Où c'eſt un crime d'être tendre.
Je pars, je vous en avertis.

JULIETTE.

Sachez....

CORALI.

Je ne veux rien entendre.

JULIETTE.

Eh bien ! partez, ce deſſein eſt prudent ;
Nelſon revient.

CORALI, *tranſportée de joie.*

Nelſon ?

JULIETTE.

Il arrive à l'inſtant.
Je venois vous le dire.

CORALI.

Il arrive? je reste.

O doux moment!

JULIETTE.

Je crains qu'il ne vous soit funeste.

CORALI.

Pourquoi? vous m'étonnez très fort.
Votre air est réservé quand votre frere arrive.
Voyez ma joie, elle est cent fois plus vive.
Je ne vous conçois pas.

JULIETTE.

Modérez ce transport.
Apprenez que Nelson arrive avec Blandfort.

CORALI.

Je n'ai jamais appris à déguiser mon ame.

JULIETTE.

Par égard pour Nelson, réprimez cette flamme.
La tristesse flétrit son cœur.
Ses jours sont consumés par la mélancolie;
Et son état me remplit de frayeur.
Contraignez-vous par amour pour sa vie.

CORALI.

Je le revois, ah! quel bonheur!

SCENE V.

BLANDFORT, NELSON, CORALI, JULIETTE.

QUATUOR.

CORALI ET BLANDFORT.	NELSON, JULIETTE.
Que mon ame est contente! Rien ne manque à mon sort. Je revois ce que j'aime: Ah! quel bonheur extrême!	Tout remplit notre attente; Nous revoyons Blandfort.
CORALI.	JULIETTE, BLANDFORT.
Qui peut me l'attirer?	Vous deviez l'espérer.
Je n'osois l'espérer;	JULIETTE, BLANDFORT.
J'étois dans les allarmes,	NELSON.
Je répandois des larmes.	On vient sécher vos larmes.

TOUS QUATRE.

O moments pleins de charmes!

CORALI.	BLANDFORT.
Je repasse des regrets Au bien suprême. Je revois ce que j'aime: Ah! je renais.	Je revois ce que j'aime; Ah! je renais.
	JULIETTE, NELSON
Que mon ame est contente! Rien ne manque à mon sort.	Tout remplit notre attente; Nous revoyons Blandfort.

TOUS

TOUS QUATRE.

Je rends grace à mon sort.

BLANDFORT.

J'ai rencontré Nelson s'en allant dans ses terres ;
Il a, du plus loin qu'il m'a vu,
Oublié toutes ses affaires.
Sur le champ il est revenu.

NELSON.

Mon ami, la plus importante
Etoit de te revoir, de t'embrasser cent fois.

BLANDFORT.

Viens, Nelson, viens remplir mon ame impatiente :
Nos cœurs en ce moment rentrent dans tous leurs droits.

JULIETTE.

Votre retour étoit bien nécessaire.

BLANDFORT.

Je vous sais gré de cet empressement.
La sœur veut bien pour moi penser comme le frere.

CORALI.

Oui. Nous vous desirions tous trois également.

BLANDFORT.

Corali s'offre à moi dans cet ajustement.
Ah ! sans doute, c'est pour me plaire ?
Ma présence vous est donc chere ?
Pauvre petite !

CORALI.

Assurément.
Lorsque je vous revois, je crois revoir un pere.

BLANDFORT.

Mais toi, qu'as-tu, Nelson ? je te trouve changé.
Tu jouissois d'une santé parfaite.
Ce bon tempérament seroit-il dérangé ?

NELSON, *d'un air triste.*

Oh ! je me porte bien.

JULIETTE.

Moi, j'en suis inquiete.

CORALI.

Et moi de même.

BLANDFORT.

Je ne sais ;
Mais j'ai cru vous trouver tout autres que vous êtes.

NELSON.

Qui ? nous ?

BLANDFORT.

Oui, vous semblez tous trois embarrassés.
Auriez vous de chagrin quelques causes secretes ?

JULIETTE.

Qui pourroit manquer à nos vœux?

NELSON.

Il suffit que l'on te revoie.

BLANDFORT.

Tenez, mes chers amis, vous n'êtes pas heureux;
Mais ma présence ici va ramener la joie.
(*à Nelson.*)
Tiens : ouvre-moi ton cœur, mon ami; je le veux.

CORALI.

Si quelque chose vous afflige,
Blandfort est un ami bien sûr, bien généreux.
Dites-lui tout, puisqu'il l'exige.

BLANDFORT.

Corali, je le vois, desire mon bonheur.

NELSON.

Ma santé s'affoiblit, le travail me fait peur,
J'ai formé le projet de vivre pour moi-même.

BLANDFORT.

As-tu quelques chagrins du côté de la Cour?
Elle t'estime plus que bien des gens qu'elle aime,
Et te le prouvera sans doute quelque jour.

NELSON.

Ce n'est point par humeur ni par misantropie
Que je veux quitter mon état;
Mais le bruit de la ville...Ah! le monde m'ennuie...
Plus libre à la campagne, on y vit sans éclat.

CORALI.

Eh bien! nous pourrons vous y suivre.

BLANDFORT.

Par-tout où tu seras, c'est-là que je veux vivre.

JULIETTE.

Votre bonheur, mon frere est notre unique loi.

BLANDFORT.

Nelson, tu m'appartiens, & mon cœur te réclame:
Tu ne vivras jamais autre part que chez moi.
Corali m'aimera; je recevrai sa foi;
Tu seras heureux de ma flamme,
Et de son gouverneur tu garderas l'emploi.
Même quand je l'aurai pour femme.

NELSON.

Non; ne t'en rapporte qu'à toi.

BLANDFORT.

ARIETTE.

Qu'il est doux de passer sa vie
Entre l'amour & l'amitié!
De tout l'univers, qu'on oublie,

Heureux qui peut être oublié !
Ami tendre & femme jolie
Sans cesse feront mon bonheur.
Et je trouverai dans mon cœur
Les biens charmants que l'on envie.
Qu'il est doux de passer sa vie
Entre l'amour & l'amitié ! &c.

NELSON.

Oui, voilà le bonheur : quand on a l'ame tendre,
On n'aspire en effet qu'à pouvoir vivre ainsi.

BLANDFORT.

Eh bien ! tu peux te marier aussi.

NELSON.

Non, non ; je veux encore attendre.

BLANDFORT.

Tu fais mal ; tiens, Nelson, quand on a du souci,
Une femme jolie est une enchanteresse
Dont le regard serein fait fixer le plaisir ;
Et son sourire, qui caresse,
Nous présente un bonheur qu'il est doux de saisir.

JULIETTE.

Je connois bien mon frere, & c'est ainsi qu'il pense.

NELSON, *bas.*

Ma sœur !...

BLANDFORT.

Comment ! quelque beauté lui plaît ?
Corali, vous savez qui c'est ?
Mettez-moi dans la confidence.

CORALI, *embarrassée, & contrainte par un regard de Nelson.*

Non ; je dois garder le silence.

BLANDFORT.

Sans la discrétion point de société,
Et son secret doit être respecté ;
Je ne suis plus curieux de l'apprendre.
Rendre mon ami libre est ma premiere loi,
Et je veux que son cœur vienne au devant de moi ;
Je me reprocherois de vouloir le surprendre.

NELSON.

Mon ami !...

JULIETTE, *à Blandfort.*

Vous voyez quel est son embarras.

BLANDFORT.

Sa réserve m'étonne, & ne m'offense pas.
Mais Corali pour moi sans doute est sans mystere ;
Je la connois, & je me crois certain
Que son ame n'a point de secret à me faire.

CORALI.

Je ferois bien gênée en voulant vous le taire.

BLANDFORT.

Ainsi vous consentez à recevoir ma main?
Je vais chercher moi-même le Notaire.

NELSON.

Mais un valet pourroit....

BLANDFORT.

J'arriverai plutôt.
Il s'agit du bonheur; il faut
Saisir tout ce qui l'accélere.
Quand je fais tant que de bien souhaiter,
De tous mes pas je suis prodigue;
Et je trouve qu'on se fatigue
Beaucoup moins à marcher qu'à s'impatienter.
(Il revient du fond du Théâtre.)
Je reviens, j'oubliois l'article nécessaire;
C'est de vous mettre au fait de mon vrai caractere:
Si, comme je n'en doute pas,
Vous êtes douce, aimable, honnête, vertueuse,
Si dans notre union vous trouvez des appas,
Les plaisirs suivront tous vos pas,
Votre félicité me sera précieuse,
Si des plaisirs bruyants vous êtes amoureuse,
Si vous aimez le monde & tout son vain fracas,
Oh! je vous déclare, en ce cas,
Que vous serez encor parfaitement heureuse.
(Il sort.)

SCENE VI.

CORALI, JULIETTE, NELSON.

NELSON.

SI nous trompions cet homme, en vérité,
Nous ferions bien inexcusables.

JULIETTE.

Hon! souvent ce malheur arrive à ses semblables;
Il semble que ce soit une fatalité.

CORALI.

C'est votre intention, à ce que j'imagine.

NELSON.

Qui, moi? vous me croyez ce projet inhumain?

CORALI.

Examinez-vous bien comme je m'examine:
Vous attrapez Blandfort en lui donnant ma main.

NELSON.

C'est un devoir.

CORALI.

C'eſt une tromperie ;

(Avec un peu d'humeur.)

De ſon côté Madame y donne tous ſes ſoins.

JULIETTE.

Seriez-vous infidelle à Blandfort ?

CORALI.

De ma vie.

Je ne l'en tromperai pas moins.

NELSON.

Comment ?

CORALI.

En devenant ſa femme,

On me fera jurer que c'eſt ſelon mon gré.

JULIETTE.

Eh bien ?

CORALI.

Comme je mentirai !

JULIETTE.

L'honnêteté....

CORALI.

Fort bien, Madame !

Je trahirai la vérité :

C'eſt une belle honnêteté !

NELSON.

Aimez-vous mieux manquer à la reconnoiſſance ?

C'eſt à Blandfort à diſpoſer de vous.

JULIETTE.

Votre pere, en mourant, lui remit ſa puiſſance.

CORALI.

Tant mieux ; il ne peut donc devenir mon époux.

NELSON.

Eh ! pourquoi donc ?

CORALI.

Un pere épouſe-t-il ſa fille ?

Le mien, en bon chef de famille,

Au lieu de m'impoſer des loix,

Eût conſulté mon cœur, de peur de ſe méprendre.

Il eût dit à l'amant dont j'aurois fait le choix :

Ma fille t'aime, ſois mon gendre :

Et nous ſerons heureux tous trois.

Voilà ce que Blandfort doit faire.

JULIETTE.

Mais vous l'aimez ?

CORALI.

Oui, comme on aime un pere.

N'aimiez-vous pas le vôtre ?

JULIETTE.

Ah ! oui.

CORALI.

Vous aimiez votre époux aussi ?

JULIETTE.

Il fut toujours l'objet de ma tendresse extrême.

CORALI.

Les aimiez-vous tous deux de même ?

JULIETTE.

Pas tout-à-fait, pour parler franchement.

CORALI.

Eh bien donc ! jugez-moi par votre sentiment.
De bonne foi concluez-en, Madame,
Que l'instinct naturel qui nous conduit si bien,
Ne fait point sentir dans notre ame
Ces différences-là pour rien.

NELSON.

Je serois moins inexcusable,
Si pour Blandfort j'étois un étranger ;
Avec vous dans ce cas, je pourrois m'engager,
Sans me rien reprocher, sans être méprisable,
Mais mon intime ami !...Juste Ciel ! J'en frémis.
Quoi ! d'un dépôt sacré la sainteté trahie...
L'attentat est affreux...Si je l'avois commis...
Si j'en étois tenté, je m'ôterois la vie :
Oui, je me l'ôterois ; Corali, je le puis.
Corali, frémissez de l'état où je suis.

JULIETTE.

Voyez le désespoir où vous plongez mon frere.

CORALI.

Est-ce ma faute, à moi, s'il m'a su plaire ?

NELSON, *à part.*

Non, c'est la mienne, & je dois m'en punir.
Le danger est trop grand, il faut le prévenir.
(*Haut.*)
J'ai besoin d'être seul.

CORALI.

D'une frayeur mortelle
Votre sang-froid glace mon cœur.

NELSON.

De grace, laissez-moi.

JULIETTE.

Mon frere !

NELSON.

Et vous, ma sœur,
(*Il se jette dans un fauteuil*)
Emmenez Corali : sur-tout veillez sur elle.

JULIETTE, *à Corali.*

Suivez-moi, gardez vous d'irriter sa douleur.
Un instant va calmer son ame trop émue ;
Mais ne le perdons point de vue.

(Elles sortent & reparoissent aussi-tôt dans le fond du Théâtre pour observer Nelson.)

NELSON.

(Il laisse tomber sa tête dans ses mains ; après une pause il revient à lui.)

La douleur dans mon ame entre de toutes parts.
Le spectacle de la nature,
De mes sens affectés emprunte la teinture,
Et tout se peint en noir à mes tristes regards.
Terminons ce combat.

(Il se leve & s'avance vers son Bureau.)

CORALI.

Ah ! Nelson.

JULIETTE.

Ah ! mon frere.

CORALI.

Juste Ciel ! que veux-tu donc faire ?

NELSON.

Te montrer ton devoir, en m'acquittant du mien.

CORALI.

Mon courage, Nelson, égalera le tien.

JULIETTE.

Vois ta sœur à tes pieds.

CORALI.

Et vois-y ta victime.

NELSON, *les relevant.*

(A Corali.)

Apprends que la vie & l'estime,
Dans un cœur élevé n'ont qu'un même lien ;
Dès que l'une nous quitte on doit détester l'autre.

JULIETTE.

C'est l'arrêt de l'honneur, par conséquent le nôtre.

CORALI.

Eh bien ! sois satisfait, Blandfort aura ma foi.

NELSON.

M'en fais-tu le serment ?

CORALI.

Oui je renonce à toi.

NELSON.

Ah ! tu me rends la vie ; une beauté nouvelle
A mes yeux satisfaits anime l'Univers ;
Et je sens dans mon cœur une preuve réelle,
Que la clarté du jour est plus douce & plus belle

Pour l'honnête homme heureux, que pour l'homme pervers.

JULIETTE.

Tu feras donc ami fidele?
(*A Corali.*)
Vous & Blandfort, Nelfon & moi,
Nous ne ferons qu'un cœur entre nous quatre.
Etre unis à jamais va faire notre loi,
Et nous ferons heureux fans peine & fans combattre.

TRIO.

Remplis nos cœurs, douce Amitié :
Tu confoles l'hiver de l'âge,
Tu fais ennoblir la pitié,
Tu viens au fecours du courage.
Si l'on éprouve des malheurs,
Le regard d'un ami foulage;
Le plaifir a plus de douceurs,
Lorfqu'un tendre ami les partage.
Infpire & reçois notre hommage,
Douce Amitié; remplis nos cœurs.

SCENE VII, & derniere.

BLANDFORT, LE NOTAIRE,
Les acteurs précédents.

BLANDFORT, *A Corali.*

LE contrat eft paffé tout à votre avantage;
Corali, je fuis enchanté.
Jouiffez de mes biens en pleine liberté;
Vous me donnez bien davantage,
Je vous dois ma félicité.

CORALI.

Vos difpofitions bleffent l'intégrité,
Vos Parents n'ont-ils pas droit à votre héritage?

BLANDFORT.

Si mon bien ne m'eût rien coûté,
Ce fonds pour eux feroit une reffource:
Je commettrois une infidélité.
En le détournant de fa fource.
Ma fortune eft le fruit de vingt ans de travaux,
J'ai gagné quelque bien; mais c'eft en honnête homme;
Et c'eft pour mes amis que j'en fuis économe.
A qui le laifferois-je? à des collatéraux
De qui l'avidité fur cet efpoir fe fonde,
Qui, foigneux de s'anéantir
Dans une inaction profonde,

Que pour épier l'heure où je dois en sortir.

(*Au Notaire.*)

Allons, Monsieur, faites lecture

De cet acte où mon cœur se montre à découvert.

CORALI, *bas à Nelson.*

Nelson, voici le moment qui nous perd!

NELSON, *bas.*

L'amitié nous soutient dans cette conjoncture.

BLANDFORT.

Allons, Monsieur, lisez, passez les qualités;

Cet amas boursouflé de vaines dignités,

Pour tout Anglois qui pense, est un vrai verbiage.

LE NOTAIRE.

Hon, hon, hon, hon. Les clauses sont ici.

(*Il lit.*)

Et Blandfort reconnoît avoir de Corali

Reçu lors de son mariage,

Une terre près de Dublin.

Valant de revenu mille livres sterling.

CORALI.

Si l'on m'appelle en témoignage,

Je dirai que l'article est une fausseté.

LE NOTAIRE.

C'est une fausseté d'usage.

Et si ledit Blandfort meurt sans postérité,

La moitié de ses biens sera pour son épouse,

L'autre moitié de droit appartiendra

A l'homme heureux qui la consolera.

JULIETTE.

C'est n'avoir pas l'humeur jalouse.

BLANDFORT.

C'est être juste; on ne peut faire mieux.

Je n'ai point l'orgueil odieux,

De vouloir que ma veuve, en équipage sombre,

Dans la fleur de ses ans, soit fidelle à mon ombre.

Nelson, tu connois ses vertus:

Car je te l'ai donnée en garde:

Remplace moi, quand je ne serai plus;

C'est toi que ce soin là regarde.

NELSON.

Je ne pourrois jamais te survivre un moment.

BLANDFORT.

Tu me regretteras, sans doute;

Mais tiens, mon cher Nelson, écoute:

Au métier que je fais, on vieillit rarement,

Et j'aurai cette idée, & douce, & consolante,

De songer qu'après moi ma chere Corali,
Honnête & respectable autant qu'elle est charmante,
Tiendra tout son bonheur de mon meilleur ami.

CORALI.

Quel plaisir trouvez-vous à me voir fondre en larmes?

BLANDFORT.

Je ne puis m'empêcher de leur trouver des charmes;
Elles prouvent que vous m'aimez.

CORALI.

Je vous le dois.

BLANDFORT.

Vous me charmez.
Quel sort plus que le mien peut être desirable!
O vous, dont la jeunesse embellit la vertu!
Signez cet acte respectable,
Pour lui donner la forme irrévocable
Dont il doit être revêtu.

CORALI, *prenant la plume.*

Donnez..... Je vais vous satisfaire.

JULIETTE, *bas à Nelson.*

Elle pâlit....

NELSON, *bas.*

Je tremble.

CORALI, *tombant dans un fauteuil.*

Je me meurs.

BLANDFORT.

Dieu! quel moment!..... mais Juliette en pleurs!....
Et Nelson immobile: ah, Ciel! qu'allois-je faire?

JULIETTE.

Voilà toujours ce que j'ai craint.

BLANDFORT.

Nelson, dans tes regards le désespoir est peint;
Tu ne me réponds rien, ton embarras m'éclaire;
Mais d'un voile fatal tes yeux semblent couverts!
Eh! ne sais tu pas que je t'aime?
Quoi! n'es-tu pas toujours la moitié de moi-même?
Viens, approche, mes bras & mon cœur sont ouverts.

NELSON.

Ta tendresse m'accable. Ah! Blandfort, je te perds!

BLANDFORT.

Non, non; mon amitié voit tout & te fait grace.
Va, je lis dans ton ame, & sais ce qui s'y passe:
Cette enfant, sans t'aimer, n'a pu vivre chez toi.
Tu l'as condamnée au silence,
D'un sacrifice affreux tu lui faisois la loi;
Mais la nature, à qui tu faisois violence,

A repris tous ſes droits pour les tenir de moi.
NELSON.
J'avoue, en gémiſſant, mon crime impardonnable.
Sans le vouloir, j'ai cauſé ton malheur;
J'ai préparé celui de cette fille aimable;
Mais j'atteſte la foi, mon amitié, l'honneur......
BLANDFORT.
Laiſſe là tes ſerments, Nelſon, ils nous outragent:
C'eſt la reſſource des ingrats,
Et non de deux amis, dont les maux ſe partagent.
Te ſerrerois-je dans mes bras,
Si je te ſoupçonnois d'un crime volontaire?
Ma chere Corali, revoyez la lumiere.
Je ne veux que votre bonheur,
Et ne ſerai jamais votre perſécuteur.
CORALI.
Blandfort! Blandfort, ſans être trop ſévere,
Vous pouvez m'accabler de reproches affreux.
BLANDFORT.
Je craindrois bien plutôt d'avoir lieu de m'en faire,
En vous ſéparant tous les deux.
Je ne veux point avoir d'amis qui me déteſtent.
CORALI, *ſe levant.*
Et comment eſpérer d'obtenir nos pardons?
BLANDFORT.
Le contrat eſt dreſſé, l'on va changer les noms;
Mais j'exige & j'entends que les articles reſtent.
NELSON.
Dans la honte des torts quand nous nous confondons....
BLANDFORT.
Ils ſont tous oubliés, mes procédés l'atteſtent.
Ne m'humiliez pas en refuſant mes dons.
JULIETTE.
Dans de tels procédés la grandeur d'ame brille.
Vous, dont les actions ſont de ſi bons avis,
Vos exemples ſeront plus cités que ſuivis.
BLANDFORT.
Nous n'allons compoſer qu'une même famille!
Nelſon va devenir l'époux de Corali;
Dans ce moment je l'adopte pour fille.
CORALI.
C'eſt n'être pas généreux à demi.
BLANDFORT.
En ſacrifiant ma tendreſſe,
Mon aventure apprend qu'on doit à ſon ami
Donner tout à garder, excepté ſa Maîtreſſe.

QUATUOR.

Paſſons les jours les plus doux :
Que l'amitié nous raſſemble,
Paſſons tous nos jours enſemble.
Le bonheur ſera chez nous.

BLANDFORT.

Pour être heureux dans la jeuneſſe,
Chériſſez-vous.

JULIETTE.

Pour être heureux dans la vieilleſſe,
Eſtimez-vous.

CORALI & NELSON.

Jamais nous n'aurous de myſtere
Pour vous.

BLANDFORT & JULIETTE.

Que votre ame ſincere
S'épanche ſans ceſſe avec nous.

BLANDFORT.

Un ami tendre eſt un bon pere,

JULIETTE.

Une ſœur tendre eſt une mere.

ENSEMBLE.

Paſſons les jours les plus doux, &c.

BLANDFORT.

Suivez-moi, mes amis ; que rien ne vous arrête.
Notre commun bonheur eſt tout concilié.
J'ai fait les aprêts d'un Fête :
Elle étoit pour l'Amour ; je l'offre à l'Amitié.

Fin du ſecond & dernier Acte.